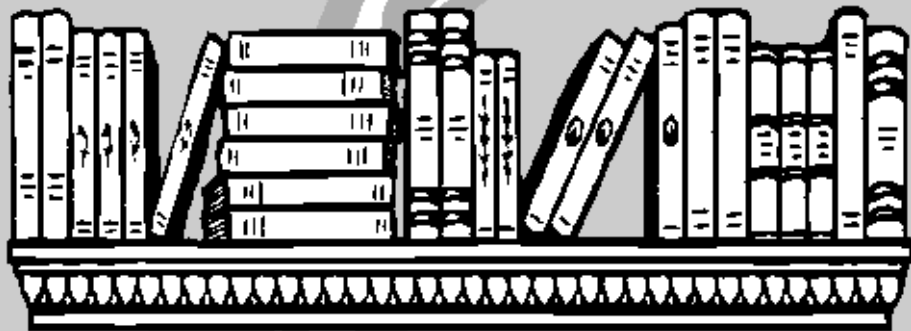


**AMALIA DOMINGO
SOLER**



**UN MEDIUM
AU SERVICE
DU SPIRITISME**

Centre spirite Lyonnais Allan Kardec

Un médium au service du Spiritisme

Amalia Domingo Soler est un exemple de courage dans l'adversité et de combativité pour son idéal. Par son amour pour notre Père et sa confiance en lui, elle sut acquérir la patience pour surmonter les écueils placés sur sa route, elle sut trouver l'aide spirituelle nécessaire pour mener à bonne fin cette tâche si rude qu'elle s'était assignée.

Elle naquit le 10 novembre 1835 à Séville où elle était venue dans cette existence pour expier de grandes fautes. A huit jours, elle est devenue aveugle, les médecins étaient impuissants à la guérir mais un modeste pharmacien triompha du mal. Vivant à l'ombre de sa mère, entourée de ses soins attentifs, elle grandit tant bien que mal, n'ayant que l'amour de celle-ci. Isolée dans une situation matérielle précaire, périclitant vers une pauvreté extrême, toutes deux se minaient de tristesse devant le sombre avenir qui les attendait. Sa mère quitta l'existence en laissant sa fille seule dans un dénuement complet.

A l'âge de 10 ans, Amalia avait commencé à écrire des poésies, à 18 ans, elle les publia. Restée seule à la désincarnation de sa mère, elle se mit à la couture. Pensant que ses œuvres et la confection seraient mieux rétribuées à Madrid, elle vint dans la capitale.

Elle travaillait tant aux travaux d'aiguille pour pouvoir subvenir à ses besoins, que cela entraîna une suite ininterrompue de souffrances et d'humiliations lorsque les meilleurs oculistes de Madrid lui annoncèrent qu'elle perdrait la vue si elle continuait à coudre. Elle atteignit alors le fond de la misère humaine et traversa une période douloureuse de doute envers la suprême bonté de notre Père, cherchant sans succès la force dans de multiples églises ; les injustices de la société avaient ébranlé sa foi.

Elle trouva dans l'église évangéliste un réconfort qu'elle ne trouva nulle part ailleurs et elle y gagna l'amitié précieuse d'une femme qui la conduisit chez le docteur Hysern, oculiste homéopathe qui avait obtenu des guérisons étonnantes. Celui-ci exigea un repos absolu de ses yeux et le renoncement aux travaux de couture. Elle se trouva dans le dénuement le plus complet. Elle subsista grâce aux secours qu'elle put se procurer dans une société philanthropique. L'espoir de retrouver l'usage normal de ses yeux que lui avait laissé entrevoir le docteur la soutenait. Cela lui permettait de lutter contre l'idée du suicide qui la hantait.

C'est à cette époque, qu'ayant demandé à un autre médecin, qui était spirite, la raison de ses souffrances, elle apprit par lui l'existence d'une association d'hommes qui publiaient un périodique intitulé « El criterio ». Ce journal expliquait le perfectionnement de l'esprit par les réincarnations dans des vies successives et la compréhension de nos fautes des vies passées par des souffrances endurées en ce monde.

Les premiers contacts d'Amalia avec le Spiritisme datent de ce jour. Elle fit connaissance avec la société spirite espagnole et lut les ouvrages d'Allan Kardec pour lesquels elle s'enthousiasma. Elle sentait confusément se former en elle la conviction que le spiritisme répondait à toutes les questions angoissantes dont elle avait en vain, recherché la solution.

Elle recouvra la vue brutalement dans des circonstances très particulières :

« Un matin, étant dans ma chambre, je sentis soudain à la tête une sensation douloureuse et étrange ; il me parut qu'elle était pleine de neige tellement était vif le froid que je ressentais à mes tempes ; je crus percevoir une brève parole : lumière, lumière !

- Mon âme et mes yeux veulent la lumière ! m'écriai-je, un peu effrayée par une impression inexplicable. J'ai besoin de lumière, mon Dieu !

Et sans savoir pourquoi je pleurais. Je ne pleurais pas des larmes amères mais au contraire, ces pleurs semblaient me donner la vie. Sans me rendre compte de ce que je faisais, je me

regardais dans la glace et poussais une exclamation de joie et d'indescriptible surprise, en voyant que mes yeux étaient parfaitement ouverts comme depuis fort longtemps je ne les avais vus. J'avais les paupières si tombantes qu'il paraissait impossible que je puisse voir, le peu que je voyais.

- L'heure est-elle arrivée de recouvrir ma liberté ? demandai-je à haute voix, comme si quelqu'un pouvait me répondre.

- Oui, murmura une voix lointaine.

Entendre cette voix et courir chez mon médecin ne me demanda qu'un élan. Celui-ci me regarda fixement et prenant mes mains dans les siennes me dit avec la plus grande gravité :

- Amalia, rendons grâce à Dieu, dès demain vous pourrez travailler mais sans excès. Rappelez-vous ce que vous avez souffert et ne commettez pas d'imprudence. Vous devez encore vous soigner pendant un an.

A partir de ce jour là, pour moi, mémorable, commença une nouvelle vie. »

Avec une très grande allégresse, elle envoya au journal « El criterio » une poésie et reçut en retour une carte très affectueuse du vicomte de Torrès Solanot accompagnée d'un exemplaire de son livre « Préliminaires du spiritisme » Elle envoya sur cette lancée une autre poésie au directeur de la « Révélation » d'Alicante qui lui proposa les colonnes de son journal.

Son premier article spirite fut publié en première page du n° 9 de « El criterio » de l'année 1872 et s'intitulait : « La foi spirite ». Dès cette période, elle devenait une ardente propagandiste spirite. Tous les directeurs de périodiques et des revues spirites lui demandaient ses écrits. Elle ressentit l'abus de son travail car elle cousait le jour pour assurer son existence et écrivait dans ses moments de loisirs. Son médecin lui ordonna des bains de mer et du repos ce qui lui imposait son départ de Madrid. Parmi les nombreuses familles qui lui offraient l'hospitalité, elle choisit la famille d'Alicante. Ses yeux étaient toujours son tourment, elle se levait à quatre heures du matin pour prendre ses bains de mer, et, durant ces heures, elle pensait avec horreur à son passé, à son présent avec mélancolie.

Avec un séjour à Jijon et Murcia pour convalescence, dans des familles spirites, la guérison vint. En février 1876, elle regagnait Madrid car elle estimait primordial pour un être qu'il fallait travailler pour subvenir à ses besoins et non point de vivre du spiritisme. Elle ne pouvait admettre qu'il fut permis à un être humain de vivre à l'ombre d'un idéal philosophique ou religieux. Bien que ses amis voulaient la retenir, elle se remit au travail.

Quelque temps après son retour à Madrid, Le cercle de Barcelone, qui éditait un journal intitulé : « La bonne nouvelle » fit appel à ses services et d'aider à la propagande du spiritisme. Elle quitta Madrid pour Barcelone en juin 1876. Mais trois mois plus tard, l'état de ses yeux empirait et elle ne pouvait plus coudre. Elle écrivait difficilement aussi elle dut accepter l'hospitalité des spirites : l'un lui offrait la nourriture, l'autre le nécessaire pour écrire et régler les frais de correspondance qu'elle entretenait avec les milieux spirites.

Amalia eut une grande joie au cours d'une réunion spirite, elle reçut d'un médium une communication de sa mère. Elle sut ainsi que celle-ci l'avait constamment protégée et guidée au cours de son existence solitaire et douloureuse.

Peu de temps après, un spirite du cercle de Barcelone, Eduardo, révéla une médiumnalité parlante. Ce fut une acquisition précieuse et les travaux du groupe prirent une tournure plus élevée. Pour Amalia, ce fut le début d'une nouvelle période où la lutte pour le spiritisme fut acharnée. En août 1878, elle fit ses premières armes dans la « Gazette catalogne » en répondant à un article du journal « Le monde des esprits » et dans lequel le journaliste avançait que le spiritisme était une monstruosité.

Durant cette même période, le périodique « Le commerce de Barcelone » se référant à une conférence donnée par M. Manuel Lesarte, écrivit que le conférencier avait émis la pensée que la vulgarisation de la science spirite dans le pays avait à vaincre d'anciens

préjugés avec le grave inconvénient qu'il paraissait abandonner un fanatisme pour entrer dans un autre, pour passer de l'inquisition au spiritisme. Amalia suivant les indications du président du groupe de Barcelone, Luis, écrivit : « L'inquisition d'hier disait en absolu : Hors de l'église, point de salut, le spiritisme d'aujourd'hui s'écrit : humanité ! Tu es libre de croire, la raison renverse les dieux, et aujourd'hui la raison est divine. Vers Dieu par la charité et la science ! Voici la synthèse du spiritisme. »

Au mois de novembre de la même année, le très remarquable orateur religieux Vincent de Manterola, prétendant au trône d'Espagne pendant la guerre civile de 1870 contre la Reine Isabelle II, parla du spiritisme dans les églises de Santa Anna et Santa Monica. Il était disposé à recouvrir d'une dalle de plomb l'éternelle vérité du spiritisme. Amalia répondit par six articles qui parurent dans la « Gazette » aux arguments de l'orateur, celui qui prétendait que la communication avec les esprits était une vérité mais que seul Satan communiquait avec les spirites. « Le rêve populaire » prit la défense de Vincent de Manterola mais Amalia répondit à nouveau à travers sept articles.

En 1879, Vincent de Manterola publie « Le satanisme ou la chaire de Satan, combattue par la chaire du Saint-Esprit, réfutation des erreurs de l'école spirite » Amalia commença ses objections à travers 46 articles qui constituèrent un livre intitulé : « Le spiritisme réfutant les erreurs du catholicisme romain »

Dans les premiers jours de mai 1879, sous l'impulsion du frère Luis et soutenu par son éditeur, elle consentit, bien que submergée par le travail, à écrire dans un hebdomadaire spirite qu'ils décidèrent de créer. « La lumière de l'avenir » naquit le 22 mai 1879 mais ce journal fut immédiatement condamné à 42 semaines de suspension à cause d'un article intitulé : « L'idée de Dieu ». Loin de baisser les bras, ils remplacèrent ce journal par « L'écho de la vérité » jusqu'à la réapparition de « La lumière de l'avenir » soit 26 numéros. « L'écho de la vérité » fut lui aussi suspendu à cause d'un article sur la misère des ouvriers écrit par Candido Sanz.

Au mois de mars 1884, le père Sallarès donna une série de conférences dans la cathédrale de Barcelone où il combattait « le faux surnaturel de la secte des spirites ». Amalia anéantit ces arguments en dix articles que publièrent « La lumière de l'avenir » et « Le déluge ».

En février 1885, le père Fita de la compagnie de Jésus, s'élevait dans la cathédrale de Barcelone contre le spiritisme et Amalia répondit par 9 articles.

Mais les années passant, les frères qui soutenaient matériellement la publication du journal, quittèrent l'existence terrestre et ainsi « Lumière de l'avenir » disparut. Amalia continua son œuvre épistolaire jusqu'à sa désincarnation, le 30 avril 1909.

Ces poésies et articles ont été rassemblés dans différents ouvrages dont voici les titres mais beaucoup ne sont pas traduits en langue française :

- **Bouquet de violettes** où l'on trouve ses poésies,
- **Ses meilleurs écrits** avec ses articles parus dans les différentes revues,
- **Le spiritisme réfutant les erreurs du catholicisme romain**, en réponse aux attaques du père Vincent de Manterola,
- **Mémoires**, récit autobiographique de sa vie et ses différentes épreuves qu'elle a rencontrées dont le prologue fut dicté par elle-même après sa désincarnation du monde de l'au-delà,
- **Les faits qui prouvent**, un ouvrage qui contribue à faire comprendre d'où nous venons, ce que nous faisons et où nous allons à travers différents destins d'hommes et les différents événements qu'ils traversent en raison de la loi de « cause à effet »,

- **Je te pardonne**, recueil de communications spirituelles reçues dans le groupe de Barcelone « La bonne nouvelle » relatant les différentes vies d'un esprit.
- **Mémoires du padre German**, communications dictées par le père German, il parle de sa dernière existence où il s'est consacré à consoler les humbles et les opprimés.

Les écrits d'Amalia sont toujours faits à l'état de veille, par inspiration, elle gardait toujours sa raison car elle analysait, comparait, critiquait tout en étant consciente de sa faiblesse. Elle était particulièrement reconnaissante envers les frères spirituels pour leur assistance sans borne.

❖ Voici un exemple extrait de son ouvrage « Mémoires » :

« A cette époque, lors de la parution du périodique « La lumière de l'avenir », je travaillais beaucoup et je me trouvais presque toujours profondément triste. Il me semblait que mon âme, très malheureuse dans ses affections terrestres, avait besoin d'écouter une voix amie. Le 9 juillet de cette même année, je me trouvais plus méditative que d'habitude et je montais à la terrasse pour écrire un article intitulé : « Remords ». Je fus étonnée de mon abattement et à ce moment même, Eudaldo, le médium parlant à transe du groupe de Barcelone, vint accompagné d'une sœur spirite. Je fis part à tous deux de mon étrange mélancolie. Le médium s'endormit sans que personne ne s'y attendait et donna la communication suivante :

« Amalia, ne t'étonne pas de l'émotion que tu éprouves, c'est mon fluide que tu ressens. Lorsque tu seras habituée à lui, au lieu de t'insuffler de la tristesse, il te donnera de l'allégresse. Tu as besoin que l'on te soutienne dans ton travail. L'inspiration que tu reçois ne te suffit pas, ni les instructions que te donnent les esprits indistinctement au cours des séances. Tu as besoin de beaucoup plus et chacun a ce qu'il mérite. Maintenant, cela est nécessaire, sans jour déterminé, ni heure fixe, lorsque tu auras à rédiger un écrit qui te semblera plus difficile que d'autres, appelle le médium et je te donnerai les explications qui te seront utiles pour que le travail soit plus facile pour toi. En ce qui concerne l'instruction de ton esprit, je te dicterai quelques chapitres de « Mes mémoires », tu apprendras ainsi à te résigner dans la solitude de ton âme et tu donneras d'utiles conseils aux déshérités de la terre. Ne te fatigue pas et ne t'impatiente pas pour entrer dans le temple de la science parce que tous les chemins ne peuvent être parcourus en une seule existence. Contente-toi d'être en cette incarnation, une ouvrière de bonne volonté. »

Comme ouvrière, Amalia a effectué un travail énorme qui eut un retentissement non seulement en Espagne, mais également en Amérique Latine. Lorsque l'on songe à ses moyens réduits dus à son infirmité, on ne peut s'empêcher d'avoir une pensée reconnaissante envers les artisans de l'au-delà que sont les frères spirituels, qui font ce que nous sommes, car sans leur aide nous ne serions rien ou presque.

❖ Voici un autre exemple tiré de son ouvrage « Mémoires » :

« Alors que je me disposais à écrire, il m'arrivait parfois de penser : on me demande de me mettre au service de la diffusion du spiritisme mais mes yeux sont très malades, ils ne sont pas faits pour ce travail. On me dit alors : « Il ne s'agit pas tant d'écrire que de prendre des contacts avec les gens. » En effet, les centres spirites me faisaient parvenir des lettres et des félicitations et pour répondre à l'affection sincère de ces frères et amis, je devais dépenser de fortes sommes d'argent en timbres alors que j'étais démunie de moyens matériels. Comment pouvais-je continuer à entretenir cette correspondance avec mes amis en ne gagnant pas un centime ?

Je fis un jour part de mon incapacité financière pour assumer ce travail à une amie spirite et elle me dit : « Tu verras, bientôt tu ne manqueras pas de timbres. Mon oncle Domingo, celui qui habite Alicante, aime beaucoup tes écrits ; je vais lui écrire et tu verras, il t'enverra mille et un timbres de toutes les couleurs. »

C'est ainsi que peu de jours après, je reçus une lettre de Domingo Galceran en me disant : « Chère sœur, mets-toi en relation avec tous les spirites de la Terre car je te garantis que je t'enverrai tous les timbres dont tu auras besoin pour maintenir ta correspondance ; accepte cette aide que les esprits m'ont inspirée et ne crains plus rien pour ton futur. »

Cette lettre me fit un bien immense car pendant trois années, Domingo me fit parvenir mensuellement la quantité nécessaire de timbres.

Un autre frère spirite de Barcelone, José Arrufat, qui était propriétaire d'une librairie, me dit un jour en souriant : « Ne crains rien pour tes écrits, je te ferai parvenir du papier à lettres, des enveloppes, de l'encre, un sous-main, des plumes et un classeur. N'arrête pas d'écrire peut-être arriveras-tu à dépasser Tostado ? » Tostado était un écrivain espagnol très prolifique.

Ainsi devant cette aide protectrice, telle que me l'avaient prédit les esprits : « Tu vois, pour ce travail, il ne te manquera rien du nécessaire pour réussir dans cette entreprise. », mon esprit s'en trouva stimulé, réanimé et je me remis confiante à mon travail.

❖ Voici aussi quelques extraits de pensées et sentences que l'on trouve aussi dans « Mémoires » :

- « La félicité qui découle après une existence de souffrances et d'amertumes ne peut se décrire, la plume du plus grand écrivain ne pourrait imprimer sur le papier ces vérités belles et indescriptibles pour l'homme.
- Il est nécessaire d'avoir connu l'angoisse de l'âme pour se rappeler éternellement du jour où l'on a cessé de souffrir.
- Notre esprit ne progresse pas tant parce qu'il fait l'aumône au mendiant, mais plus parce qu'il souffre en silence de ne pouvoir le secourir.
- Tous ceux qui nient l'existence de Dieu ont raison et je dis qu'ils ont raison parce que se sont des âmes qui n'ont pas encore compris d'où leur vient cette inspiration qui les encourage et les guide dans leur exil terrestre. Je dis aussi que souvent ils ne se connaissent pas eux-mêmes alors comment peuvent-ils par conséquent comprendre ce qu'est Dieu ?
- La sottise de l'homme est à un tel degré qu'il en arrive à nier tout ce que son intelligence gauche ne peut comprendre. »

Dans son livre « Les faits qui prouvent », Amalia apporte une réponse à certaines questions qui restent souvent en suspens et surtout une véritable consolation. Voici quelques faits :

UNE DETTE D'AMOUR NE PEUT S'ACQUITTER QUE PAR L'AMOUR

« Fénelon disait : Il est certain que les dernières années de mon existence actuelle, je dois les consacrer au soulagement de mes semblables car la vue d'un ami dans le malheur est le meilleur exemple pour ne pas s'arrêter à ses propres misères.

Je pense que cet homme disait là une grande vérité car pour ce qui me concerne, lorsqu'il m'arrive d'être en contact avec un malheureux, j'oublie mes propres tourments, alors

que ce n'est pas le cas lorsque je suis en relation avec des riches. Je ne fais pas partie des gens que l'on appelle communément heureux, mais quoiqu'il en soit de ma situation dans cette existence, il ne se passe pas de jours sans que je ne reçoive une lettre où l'on me fait part d'une suite d'infortunes et où l'on vient me solliciter pour quelques soutiens et consolations. Il m'est pas toujours possible de répondre à tous ceux qui me demandent une communication des esprits pour leurs problèmes mais il y a des cas si terribles et des récits si douloureux que je ne peux m'empêcher de demander aux invisibles une parole de consolation pour celui-ci ou celui-là.

Récemment, j'ai reçu une très longue lettre d'un homme âgé prénommé Julian, il se trouvait pauvre et seul au monde. Ce malheureux, il y a plus de vingt ans, donna asile à Louisa, femme abandonnée par son mari dont on ne put jamais retrouver la trace. Elle se trouvait loin de sa famille et elle ne connaissait personne sauf Julian. Il eut pour Louisa une immense pitié et la prit à son service dont elle s'acquitta à la perfection. Il songea à l'épouser mais n'ayant aucune information sur son ex-époux, il ne pouvait se prononcer.

Il y a trois ans, Louisa tomba gravement malade sans que l'on puisse déterminer l'origine du mal. Plusieurs médecins renommés finirent par diagnostiquer un cancer de l'estomac et confirmèrent à Julian qu'il n'y avait aucun espoir de sauver Louisa. Le corps de cette malheureuse se couvrit par surcroît d'une éruption cutanée purulente et insupportable. Cette femme active qui avait été un modèle d'ordre et de propreté, se trouvait maintenant clouée dans son lit, avec un corps qui exhalait une odeur intolérable. Aucune autre domestique ne voulait la soigner, ni lui laver son linge, c'était Julian et lui seul qui l'assistait et veillait sur elle, de nuit comme de jour, luttant contre la maladie et la misère.

En effet, le petit commerce de Julian périclita rapidement, du fait de sa présence permanente auprès de la malade. Plus personne ne venait lui acheter les céréales dont il faisait le commerce. Julian était tombé dans la gêne. Il demanda de l'aide à ses meilleurs amis qui lui dirent :

- « Tu dois l'amener à l'hôpital car tu es en train de te perdre, sans pour autant parvenir à la sauver. »
- « Moi ! répliqua Julian, amener à l'hôpital une femme qui a pris soin de moi durant tant d'années et qui m'a rendu tant de services ! Jamais ! J'irai s'il le faut demander l'aumône mais en aucun cas je ne l'abandonnerai. » Son naufrage dans la douleur suivait son cours jusqu'à ce qu'un jour Louisa mourût dans ses bras.

Julian m'écrivit ceci :

- « Par Dieu, madame, je deviens fou, j'ai beaucoup souffert et maintenant je suis assailli par tant de doutes que j'éprouve comme un remords pour n'avoir pas bien fait mon devoir. Ce n'est pas de la curiosité chez moi, non, mais j'aimerais tant savoir par quels liens antérieurs nous avons été rattachés l'un à l'autre. Il y avait des moments où ne pouvant plus résister à l'odeur pestilentielle émanant du corps de Louisa, il m'arrivait d'entendre une voix qui me disait : « Accomplis ton devoir. » Je déposai alors un baiser sur le front de Louisa en lui demandant pardon de ma faiblesse. Par pitié, veuillez, madame, demander une parole de consolation pour un pauvre vieux qui est resté seul au monde. »

La supplique de Julian me bouleversa et je demandai à mon guide spirituel s'il lui était possible d'y répondre. Il me dit :

- « Celui qui a su secourir cette malheureuse au cours de cette cruelle maladie, et ce faisant, s'isola de ses semblables, mérite bien aujourd'hui que l'on s'occupe de lui. Julian et Louisa sont deux âmes sœurs, cela fait maintenant de nombreuses fois qu'ils viennent ensemble sur la terre. Ils ont été frère et sœur plusieurs fois, et notamment dans leur avant-dernière existence. Julian avait un fort penchant pour la vie aventureuse et Louisa jouait plus le rôle d'une mère que celui d'une sœur. Un vieil adage dit : Qui mal se conduit, mal finira. Or comme Julian se conduisait mal par sa vie malsaine et aventureuse, il finit par

tomber malade. Son corps se couvrit d'une espèce de lèpre et de plaies profondes. Louisa fut la seule qui ne l'abandonna pas. Durant dix années, elle fut son bon ange en l'entourant de soins attentifs et allant jusqu'à refuser de se marier pour mieux lui consacrer tout son temps. Elle fut une véritable héroïne allant jusqu'à demander l'aumône pour subvenir aux soins nécessaires à la santé de son frère qu'elle adorait. Elle lutta valeureusement contre tous les obstacles de la misère et du malheur, protégeant ainsi son frère des affres de la faim, du froid et de la solitude. Elle s'éloignait de lui seulement lorsqu'il dormait. »

Une dette d'amour ne peut s'acquitter que par l'amour et c'est pour cette raison qu'en cette dernière existence, Julian s'est sacrifié pour Louisa et il s'est acquitté de sa dette en souffrant le moins possible car il a récolté aujourd'hui la moisson qu'il avait semée hier.

Lorsque vous aurez un malade à vos côtés, prenez-en soin, consolez-le parce qu'il vous le rendra et cela même pour tout autre être auquel vous devez en toutes circonstances porter assistance. Les semilles de l'amour ont des racines si pures que quelle que soit la qualité de la terre où il vous arrivera de les répandre, viendra un moment où elles finiront par germer, même si elles tombent dans une crevasse rocheuse ou des sables mouvants. Les racines de l'amour ne meurent jamais, elles naissent partout.

LES DEUX GOUTTES D'EAU

Nous avons connu presque en même temps deux petites filles qui avaient le même âge et qui se ressemblaient presque avec une légère différence et elles portaient toutes les deux le même nom : Mercédès. L'une et l'autre étaient blanches, roses et délicates, leurs visages semblaient de véritables miniatures, si fins. Mais quelle différence dans leur destin ! Nous avons visité leur maison et combien de considérations se prête le contraste que forment le palais de l'une et la pauvre demeure de l'autre.

Par une belle matinée d'été, nous descendions devant une église située aux environs de Barcelone, nous suivions un grand chemin ombragé de grands arbres. Mercédès B. habitait dans une villa et elle avait vu fleurir les amandiers six ou sept fois pas plus. Tout était gai dans cette maison entourée d'acacias avec une belle fontaine au milieu d'une corbeille de fleurs. Je vis Mercédès courant, sautant, jouant, accompagnée de parents aimés, de frères aimants et de fidèles serviteurs. Elle prodiguait des soins aux chats et aux lapins. La vie de Mercédès n'était qu'une idylle enchanteresse ; ses beaux yeux reflétaient le plus grand bonheur, pour elle, les douleurs sont inconnues, sa seule pensée était de jouer, courir, caresser ses poupées et ses chats.

A la tombée de la nuit d'un jour d'automne, après avoir croisé les rues et les ruelles du vieux Barcelone, nous entrâmes dans une ruelle fétide dont les cahutes ont leurs portes basses et étroites. L'aspect était des plus pauvres et des plus répulsifs. La mauvaise odeur s'en exhalait et chaque vestibule était un dépôt d'immondices. Dans une maison de pauvre apparence habitait Mercédès C. âgée de six printemps. Nous la rencontrâmes sur le pas de sa porte, sa taille svelte était enveloppée de lambeaux de toile qui jadis furent une robe, elle ne portait ni chaussure, ni bas. Sa figure était délicate et sympathique, ses cheveux épars étaient blonds et soyeux, ses jolis yeux reflétaient cette expression de crainte qu'ont les enfants pauvres, craignant toujours les reproches et les coups ; à notre vue, elle ramena sur sa poitrine un panier à moitié cassé contenant une tasse et une petite casserole, elle appela sa mère et courut chercher un peu de soupe dans une maison aussi pauvre. La mère de Mercédès nous fit monter un escalier étroit en colimaçon et nous entrâmes dans un logement où respiraient

toutes les horreurs de la misère : un lit de planches avec une paille recouverte d'un seul drap, un berceau avec une petite paille et un morceau d'étoffe brune, une vieille commode, deux ou trois chaises à demi cassées et une lampe de cuisine accrochée à un clou complétaient ce triste ameublement. Une jeune femme malade tenait un enfant de quelques mois dans ses bras, nous fit les honneurs de la maison et nous raconta ainsi ses malheurs :

- « Je ne sais ce que je deviendrai avec mes trois enfants ; vous avez vu l'aînée, j'en ai un autre de quatre ans qui vit par miracle, ayant le ver solitaire ; puis celle-ci que je tiens dans mes bras. Je suis atteinte d'une maladie incurable, mon mari, dont vous connaissez la mort, était à moitié fou : il est tombé sous la charrette qui lui coupa les deux jambes et transporté à l'hôpital, il y mourut bientôt. Ma Mercédès me dit qu'elle veut me voir contente et lorsqu'elle m'entend dire que je voudrais chercher dans la mort la fin de mes peines, elle pleure en me disant : C'est bien, si tu le veux, nous irons ensemble nous jeter dans le puits. »

Quel contraste entre ces deux petites filles ! Presque du même âge et se ressemblant, du même nom, ce sont deux gouttes d'eau, l'une formée de la rosée matinale, l'autre des pleurs de la douleur. Elles ne se sont jamais vues ni l'une, ni l'autre cependant la charité les a mises indirectement en relation ; le père de Mercédès B., à l'occasion de la fête de sa fille, a voulu secourir une pauvre famille et par notre intermédiaire envoya quelque argent à la malheureuse mère.

Quel bonheur pour cette malheureuse, qui s'écria : « Combien ma Mercédès va être contente, elle qui marche pieds nus, je lui achèterai des souliers, ainsi qu'à son frère ! Béni soit Dieu qui a eu pitié de moi ! » Quel triste aspect présentait cette maison avec sa cuisine aux fourneaux éteints, preuve réelle de la grande misère ; ni fruits, ni légumes rien ne révélait un signe de vie.

Nous sortîmes de cette pauvre demeure sans pouvoir nous expliquer pourquoi deux petites filles, deux Mercédès, l'une souriante, mignonne, confiante, l'autre presque nue, dépeignée, au regard craintif, serrant contre sa poitrine sa tasse vivaient-elles dans deux milieux totalement différents. Ces deux fillettes n'avaient pas encore péché alors pourquoi l'une voltigeait-elle au milieu des fleurs et l'autre au vol abattu traînait-elle ses pieds nus dans la fange immonde ? Quelle religion pourra nous dire pourquoi l'une et l'autre, étant nées avec la même innocence, l'une était si heureuse et l'autre si misérable ? Où est ici la justice de Dieu ?

Cette demande je la fis à mon guide et un esprit me répondit :

- « Appartenant à la dernière couche sociale, j'étais le fils du chiffonnier qui fut plus tard assassin. A côté de notre humble demeure s'élevait un palais gigantesque et dans ses jardins spacieux jouait gaiement un charmant enfant de mon âge et du même prénom que moi et comme l'enfance est naturellement démocratique, mon noble voisin ne dédaignait pas quand il était de bonne humeur de me faire entrer dans ses jardins et de me laisser jouer avec ses cerceaux, ses chevaux et ses voitures. J'étais heureux au possible dans ce site enchanteur et je désirais toujours que Luis m'appelât. Nous étions devenus amis et nous paraissions comme deux frères. Ma pauvre mère ne s'occupait pas de moi mais j'étais fier après avoir fait moi-même ma toilette d'aller voir mon aristocratique voisin. L'âge de l'enfance passa, il entra dans un collège et venait seulement passer les vacances au palais. J'entrais comme apprenti chez un charpentier dont l'atelier se trouvait dans la même rue ainsi lorsque je travaillais, je voyais le palais. J'y pénétrais souvent car le portier me connaissait. Il ne s'inquiétait pas et j'allais souvent jouer les jours de fête avec ses fils dans une petite île ceinte d'un lac peuplé de poissons. Mon père s'impatientait que je ne sorte pas avec lui et ma mère, qui depuis ma naissance avait perdu la tête, vivait comme une automate.

Plus j'avancerais en âge et plus mon affection grandissait pour ce palais aussi, grande fut ma joie lorsque j'y pénétra avec mon patron pour la confection d'un meuble. J'avais alors quatorze ans environ et je me voyais au milieu de ces splendides salons, j'éprouvai une sensation inexplicable surtout en contemplant les galeries de portraits de famille ; mon attention fut surtout attirée par le portrait d'un cavalier. Qui m'aurait dit que je contemplais mon propre portrait dans une autre existence !

Mon propre père commit un crime et fut condamné au bagne à perpétuité mais il s'évada, cependant je ne sus jamais ce qu'il devint ; ma mère mourut et je restais seul sur terre, je continuais à apprendre mon métier. Luis venait chaque année au palais et il m'invitait toujours affectueusement. Je le considérais parfois avec envie et je me disais souvent : pourquoi cette différence entre nous deux ! Il était si heureux avec son père, un brave général, possédant des titres anciens de noblesse. Sa mère était belle et charmante, elle nous comparait souvent comme deux gouttes d'eau tant notre figure était semblable. Hélas, bien différente était notre destinée ! Mon père, un être ignorant, ignoble, dominé par les plus basses passions finissant ses jours Dieu sait où ? Ma mère, une malheureuse, une idiote qui ne me donna jamais une caresse et puis moi, seul sur cette terre apprenant un dur métier, si dur que je me décidais à suivre la carrière des armes parce que je vis un jour Luis avec son somptueux uniforme des gardes royaux. Je lui demandais protection et lui faisais bien comprendre tout le désir que j'aurais à servir sous ses ordres, il y consentit et je devins le meilleur soldat de sa compagnie. Ma bravoure se révéla dans différents combats dans lesquels mon héroïsme fut remarqué du général qui me nomma officier et me couvrit de décorations. Ma satisfaction fut grande lorsque Luis en m'embrassant, me dit :

- Rien ne nous sépare plus, ta valeur, ton héroïsme t'ont élevé jusqu'à moi ; Dieu nous avait inspiré de nous considérer comme frères, nous avons partagé les jeux de l'enfance, nous avons combattu ensemble pour la patrie, notre existence est devenue commune, nous sommes comme deux gouttes d'eau comme le dit ma mère. »

Nous le fûmes en effet, Luis contribua généreusement au perfectionnement de mon éducation et en peu de temps j'acquis ses manières distinguées et quand il fut possible d'avoir un congé, nous rentrâmes ensemble dans son palais. Luis dit à sa mère :

- Ici, je t'amène mon frère, aime-le, c'est un vaillant, il m'a sauvé la vie bien des fois en risquant la sienne. Si dans notre enfance tu nous appelais deux gouttes d'eau, aujourd'hui plus encore tu peux le dire.

Sa mère me pressa dans ses bras ; j'étais au comble du bonheur. Durant un mois, nous nous promenâmes dans le palais et bien des fois au coucher du soleil, je me rappelai mon enfance, la petite île, je contemplai les autres générations de cygnes, canards et poissons, vivant paisiblement dans le petit lac. La vieille mesure où je reçus le jour avait disparu et rien ne me rappelait mon passé, j'étais heureux.

La guerre bientôt réclama notre bravoure et nous dûmes nous arracher à l'affection de notre mère. Luis et moi, nous nous battîmes héroïquement. Nous fûmes en péril de mort et tout à coup je le vis tomber, je volais à son secours tandis que nos soldats fidèles entouraient mon frère d'armes, je fus blessé et je tombas pour ne plus me relever. Mon dernier regard fut pour Luis qui, comprenant mon héroïque sacrifice s'élança courageusement au travers des balles ennemies pour recueillir mon dernier soupir et pleura comme un enfant en embrassant mon cadavre. Son père qui était général, ordonna que ma dépouille fût transportée avec pompe dans son tombeau de famille et ainsi le fils du chiffonnier prit place dans le tombeau d'une noble famille, juste récompense pour celui qui au sacrifice de sa vie avait sauvé celle de l'aîné des Comtes d'Egara.

Une des deux gouttes d'eau s'était évaporée, l'autre existe encore mais prête à s'évaporer. L'un est aujourd'hui un vieillard centenaire, entouré de ses petits enfants et lorsqu'il leur raconte ses prouesses, il dit :

- Mon frère était un vaillant, il avait un grand cœur, je lui dois la vie, mes enfants, respectez sa mémoire.

Il ignore que je vis à ses côtés, que je parcours les jardins du palais, que je réside au bord du lac et que je vois ses enfants s'amuser comme je le faisais dans mon enfance. Il ne sait pas que le fils du chiffonnier fut dans une autre existence membre de cette noble famille, qu'il déshonora par ses félonies, qu'il expia par le gibet comme le plus vil des malandrins et que je reconquis ma place dans la famille à force d'héroïsme. Je reconquis pas à pas tout ce que mon infamie m'avait fait perdre.

Dieu est juste ! L'enfant en haillons garde son histoire, l'enfant né dans l'opulence vient recueillir son héritage sans disputes. Tes réflexions sur les deux gouttes d'eau m'intéressèrent et me décidèrent à te raconter un épisode de ma longue histoire. Respecte toujours ce qui existe et ne doute jamais de Dieu qui donne à chacun selon ses œuvres ; que ceci ne te lasse jamais de conseiller le bien en tout, de cette façon, les malheureux prendront leur mal en patience et tu les aideras à porter le poids de leur croix de misère. »

Ce qui précède correspond parfaitement à nos convictions : sans un passé, on ne peut admettre un présent de chagrins et de larmes pour des êtres dont la naissance est entourée de misère tandis que d'autres naissent dans un nid de fleurs et de plumes. Le bonheur serait parfait sur cette planète où n'existeraient que des êtres non soumis à expier par leurs larmes des fautes antérieures, où les gouttes d'eau seraient de même composition.

Pourquoi les deux petites filles nous ont-elles tant impressionnées ? Parce qu'elles symbolisent l'éternelle lutte de l'humanité : les uns payant leurs fautes, les autres recueillant leur héritage de gloire et d'amour. Combien d'hommes misérables sont les premiers, combien d'hommes heureux sont les seconds ? Lesquels sont dans la meilleure voie du progrès ? Difficile à définir cependant en règle générale, l'esprit souffrant avance plus que l'heureux car le premier est poussé par la nécessité tandis que le second s'endort sur ses lauriers et il serait bon que tous progressent également ; les uns se résignant à leur expiation et les autres se privant du superflu pour arrêter les pleurs des malheureux comme le fit Mercédès B. en remplissant de joie pour un moment la triste demeure de sa compagne d'enfance.

Bénis soient les enfants riches qui pensent aux enfants pauvres !



UNE MUETTE RETROUVE L'USAGE DE LA PAROLE

Celui qui lit apprend toujours quelque chose car ce n'est pas nouveau de dire qu'il trouve toujours une bonne page à lire même parmi les mauvais livres. Cela vaut également pour les journaux qui, dans les faits qu'ils relatent, informent de choses émouvantes qui mettent la curiosité en éveil, à telle enseigne que l'être sent battre son cœur d'une manière anormale et avec anxiété, il se demande comment tel événement a pu se produire. Je me suis posé le même genre de question en lisant l'entrefilet que voici :

- « Une femme de Casellina, non loin de Florence, muette depuis 44 ans et ce, malgré tous les soins employés pour y remédier, a retrouvé l'usage de la parole grâce à un médecin italien qui a pratiqué sur elle la suggestion hypnotique. Les résultats ont été immédiats, et dans une allégresse immense, cette femme s'est mise à parler avec tous ceux qui l'entouraient. Remplie d'une intense émotion, elle levait les bras cependant qu'elle prononçait des paroles entrecoupées de mots suaves et de cris sauvages. En retrouvant la parole, cette femme pleurait avec un fonds de remords. Tous ceux qui étaient présents à cette scène, restaient éblouis, émerveillés de ce qu'ils pensaient être véritablement un miracle. »

Miracle indubitable si l'on se place du point de vue de la science mais je ne m'arrêterais pas là car j'eus l'idée d'en avoir le cœur net en demandant sur cet événement l'avis des esprits et l'explication d'un pareil phénomène. Je ne crois pas pour autant que les esprits ont toutes les réponses et soient capables de tout expliquer. Néanmoins, souvent ils voient mieux que nous et quand ils sentent que nos questions sont pures et loin d'un morbide passe-temps, animées par un goût de l'étude et de la connaissance, alors ils acceptent de nous répondre.

On peut aussi observer que les esprits ne révèlent pas tous les secrets, ils ne parlent que de ce qu'ils sont autorisés à divulguer : en de nombreux cas, ils n'ont donné aucune réponse ou alors ils ont répondu froidement ceci :

- « Laissez les morts enterrer les morts, laissez chacun là où il se trouve, il n'est pas toujours de bon augure d'aller déranger ceux qui dorment car cet état leur est nécessaire et salutaire. »

Mais en posant la question au cours d'une réunion spirite, en ce qui concerne le cas de cette femme muette durant 44 ans, un esprit me donna l'explication suivante :

- « Tu as raison de vouloir connaître le pourquoi des choses car si tu n'as pas perdu de temps au cours de tes existences antérieures, tu as négligé tous les problèmes existentiels et à présent que tu as la conviction que le temps est éternel, que les siècles ne sont que des grains de sable par rapport à cette éternité, il n'y a pas de meilleure façon pour progresser, que celle d'aller de l'avant ! Lorsque l'on a chuté plusieurs fois, cela procure un désir ardent de se relever et c'est ce qui s'est passé pour toi. Maintenant tu demandes aux esprits le pourquoi de beaucoup de choses et tu restes perplexe et méditative lorsque nous te disons : Laisse les morts enterrer les morts. Néanmoins, l'histoire de cette pauvre muette est une leçon dont tu peux tirer un enseignement pour tes lecteurs : rendre le bien pour le mal !

Cette muette que tu vois aujourd'hui, dans une vie antérieure a été une jeune fille née dans un milieu noble avec titres et richesses. Elle était l'unique héritière puisqu'il n'était né dans la famille aucun héritier mâle. Alors qu'elle commençait à se rendre compte des avantages que procure une haute position sociale avec une vie opulente, la mère de cette jeune fille donna le jour à un bébé fort et robuste pour le plus grand bonheur de ses parents. Il y avait désormais dans la famille un héritier mâle qui allait perpétuer l'illustre lignée.

On célébra par de grandes fêtes cette naissance et la jeune fille se trouva, de par la loi, dépossédée de ses droits d'aînesse. Elle ne laissa paraître aucun mécontentement en dissimulant sa jalousie et son désir de posséder les biens de ses parents. Elle caressait souvent l'enfant avec beaucoup de tendresse pour mieux cacher ce qu'elle préparait. Ces plans ne devaient soulever le moindre doute dans son entourage. Elle saisit l'occasion un jour que l'enfant dormait tranquillement pour lui asséner sur la tête, de toutes ses forces, un terrible coup de poing. L'enfant lança un cri terrible en perdant son sang par le nez et la bouche. Elle le laissa tomber sur le sol et sortit sans être vue de la chambre. Elle revint ensuite comme pour appeler au secours, ayant découvert l'enfant dans un état désespéré.

Personne ne soupçonna un instant cette mise en scène parce que personne n'aurait imaginé qu'une jeune fille de son âge, manifestant tant d'affection pour son petit frère, aurait pu commettre un acte criminel de cette nature.

Les médecins parvinrent à sauver l'enfant mais ce dernier resta muet, son visage demeura sans expression, révélant un complet idiotisme. L'héritier mâle fut dépossédé de tous ses honneurs et privilèges ; quant à la jeune fille, elle retrouva ses droits d'aînesse et ses avantages. L'enfant muet grandit et vécut 44 ans sans avoir eu de la vie la moindre joie. Sa sœur profita tranquillement de ses titres, de ses biens, de la tendresse de ses enfants car elle fit un mariage somptueux avec un homme de sa classe. Elle mourut entourée d'honneurs alors qu'elle était une criminelle, une femme qui assassina son frère sans pitié. Cette femme coupable se réincarna sur la terre avec la même apparence physique que dans sa vie antérieure mais elle revint pauvre, sans richesses, sans honorabilité et privée de l'usage de la parole. Il n'y a aucune échappatoire pour régler ses dettes. L'échéance venue, cette femme qui vécut sans l'usage de la parole pendant 44 ans, retrouva sa voix par un médecin très compétent, bienfaiteur de l'humanité qui était en fait l'enfant que sa sœur rendit muet, il rendit un bien pour un mal !

Cet esprit durant sa vie dans l'espace avait promis d'être l'ange tutélaire de sa sœur, un esprit étroit qui avait besoin de lumière, à telle enseigne qu'en retrouvant l'usage de la parole, elle a revu dans un état second, la scène de son crime où elle levait son poing sur la tête de son frère. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle le reconnut dans le médecin qui la soignait et qui lui pardonnait en la guérissant de son infirmité.

Comment expliquer les larmes amères qu'elle avait ?

Elle ne s'expliquait pas le pourquoi de son infirmité et elle pensait comme tout le monde que ses larmes étaient motivées par l'émotion, mais cette émotion remontait à une cause très différente de ce qu'en pensaient les témoins de cette guérison. En réalité, elle pleurait de honte, de remords. Elle voyait une lumière qui l'éblouissait, qui l'aveuglait, elle était tellement loin de comprendre la grandeur de l'esprit qui lui a rendu un bien pour un mal qu'elle ne pouvait donner un sens aux sensations qu'elle éprouvait car l'action de la bonté n'est pas toujours appréciée par les âmes basses. Quand elle retournera à nouveau dans l'espace où elle retrouvera le médecin qui lui a rendu la parole, elle y verra plus clair qu'aujourd'hui car elle vit comme dans un brouillard sombre. Adieu.

Combien je remercie cet esprit qui, avec tant d'amabilité, est venu m'éclairer ! Il a raison de penser que je suis curieuse de savoir, j'ai perdu tant de siècles... mais je rattraperai ce temps perdu, la volonté me suffit. Le temps n'est qu'un jour sans nuit, l'éternité n'a pas de crépuscule.



LE PASSE

De Cidra, commune située vers Porto Rico, un ami spirite m'écrit ; il m'informe d'un assassinat perpétré dans cette localité le 25 septembre 1905, la victime est un jeune commerçant qui réunissait beaucoup de qualités : travailleur, courageux, honnête. Il était très attaché à sa famille qui comprenait douze membres ce qui motivait son célibat, il consacrait sa vie à subvenir aux besoins de ses parents et à l'éducation de ses plus jeunes frères. Grandement considéré, il était aimé et admiré par tous ceux qui le connaissaient.

Son assassinat a été douloureusement ressenti. M'ayant fourni tous ces détails, cet ami spirite termine ainsi sa lettre :

« Etant entendu, chère sœur Amalia, qu'il n'y a pas d'effet sans cause, je n'ai rien à ajouter sur ce crime, mettant tragiquement fin à la vie de ce jeune homme. Quant à sa famille, se fondant sur les lois divines de la réincarnation, elle m'a prié de bien vouloir vous écrire en vous suppliant d'expliquer comme vous le faites souvent, les causes de ce tragique événement ; cette famille espère qu'en interrogeant le guide spirituel qui dirige vos travaux si utiles pour la connaissance dispensée aux hommes, vous pourriez lui faire connaître ce que fut le passé de leur fils tant aimé pour ses vertus et l'inoubliable amour dont il faisait preuve pour sa famille. »

Comme l'objectif de mes derniers jours sur cette terre n'est autre que celui de donner à ceux qui me le demandent un rayon de lumière spirituelle, j'ai interrogé le guide sur ce cas. Voici la communication que nous avons reçue :

« Non, il n'a jamais été un voleur et un bandit mais dans son avant-dernière existence, il était un séducteur et il avait un caractère autoritaire et orgueilleux. Il considérait que tous ceux qui faisaient partie de son entourage étaient des esclaves soumis à sa volonté et à ses plus bas instincts. Riche, il s'offrait tous les plaisirs, ainsi il jeta son dévolu sur une jeune fille sensible, vertueuse, de bonne famille, la séduisant sans scrupule. Il estimait qu'il était dans son droit ; quant à la malheureuse, elle perdit l'affection de sa famille, l'estime générale de son milieu et dut se résigner à aller vivre sous le toit de son séducteur. Ce dernier fut vite lassé de cette conquête, il la traita comme un objet sans valeur, la blessant cruellement dans sa dignité et son amour. Elle continuait néanmoins à l'aimer très sincèrement.

De guerre lasse, un jour, elle lui proposa une séparation car elle ne pouvait plus supporter les humiliations constantes qu'elle devait subir dans cette maison qui n'était qu'un harem. Il accepta, la laissa partir en lui offrant très peu d'argent, qui selon ses estimations, devait lui permettre de faire face aux premières nécessités. Elle vécut retirée du monde en faisant pour vivre des broderies qui avaient été son passe-temps favori avant de rencontrer cet homme. En son âme et conscience, elle savait qu'elle avait cédé à cet homme par amour et non par vice. Son séducteur, apprenant comment elle vivait et s'assumait, lui demanda de revenir vivre avec lui. La jeune femme piquée au vif, refusa cette offre et préféra vivre dans la misère plutôt que de subir l'outrage d'un homme qui la considérait uniquement comme un objet de plaisir.

Le séducteur n'en resta pas là car habitué à satisfaire ses bas instincts, il fut pris d'une extrême colère devant la dignité du refus de cette femme qui n'acceptait plus son autoritarisme. Il prit donc la décision de la punir pour son insoumission qu'il n'avait pas prévue. Une nuit, il s'introduisit dans la maisonnette où elle habitait et lui planta un couteau en plein cœur. Ni vu, ni entendu par personne, ce crime demeura sans suite, ce qui lui permit de vivre à l'abri de tout soupçon, loin des investigations de la justice humaine. Il mourut peu d'années après ce forfait et se retrouva dans l'espace devant son innocente victime, laquelle lui pardonna en devenant son guide, parce qu'elle continuait à l'aimer. Il comprit devant tant d'amour, l'horreur de son comportement et demanda à expier ses fautes. Il voulut revenir sur terre pour subir le même sort qu'il avait fait subir à cette malheureuse, laquelle, par delà la mort, l'invitait à modifier son caractère et à corriger ses défauts.

Voilà comment fut le passé de ce jeune homme dont la mort désespère aujourd'hui ses parents, mais ils doivent se consoler en apprenant qu'il a formulé un profond désir de revenir à nouveau sur terre avec son ange tutélaire, cette femme qu'il a un jour assassinée. Il reviendra donc afin de fonder une famille exemplaire et cette fois il l'aimera comme elle l'a toujours aimé. »

Tout a une histoire indubitablement juste, nous disent les esprits. Le présent n'est que la photographie du passé. Soyez donc bons aujourd'hui pour être plus heureux demain, vous n'aurez pas ainsi à expier aujourd'hui les erreurs d'hier.

LA MORT D'UN CORPS DONNA LA VIE A UNE AME

Parmi les nombreuses lettres que je reçois chaque jour, l'une d'elles m'impressionna beaucoup. Elle me parvint de Mayaguez, en Espagne, sous la signature de Rosendo Torrens qui, après avoir fait l'éloge de mes écrits, en raison de la consolation qu'il y puisait, me disait ceci :

« Le 18 février 1905, Mlle Eloïse Casiro était heureuse à l'approche des fêtes du Carnaval car elle savait qu'elle allait être proclamée reine de toutes ces festivités et allégresses populaires qui devaient se dérouler dans le village de Cabo Rojo. C'est pourquoi elle revêtit ses plus beaux atours, ornée de tous ses bijoux, pour aller avec sa mère à Mayaguez afin d'acheter sa toilette de reine du Carnaval. Elle mit tant de soin à se parer que sa mère quelque peu inquiète lui dit :

- Mais Eloïse, pourquoi des parures aussi excessives ? Penses-tu que nous allons à une réception ?

Et sa mère avait bien des raisons de s'étonner du caprice de sa fille à vouloir se vêtir avec tant de luxe, parce qu'elle ne l'avait jamais vue saisie d'un désir de paraître belle. D'habitude, elle allait au théâtre ou au casino simplement vêtue, mais ce jour-là, on aurait dit qu'elle s'habillait pour se marier.

Elle monta avec sa mère dans une splendide calèche et elles se dirigèrent vers la ville. Malheureusement, la route est coupée, à un endroit, par la voie ferrée ; la mère vit venir un train et cria au cocher de s'arrêter, mais Eloïse cria à son tour : Non ! Maman, non ! On a le temps de passer ! Et il y eu en effet assez de temps pour que le train fracasse la calèche en mille morceaux, et pour que l'infortunée Eloïse soit mise en lambeaux. Sa mère en réchappa pour se lamenter sur la plus inconsolable des peines, la fin tragique de son enfant. Il semble que même la nature s'associa à son grand malheur puisqu'il pleuvait à torrents quand le train détruisit la voiture.

Dans sa douleur, elle s'adressa au ciel en disant : Ce que je ne comprends pas, ce que je ne m'explique pas, c'est comment ma fille n'a pu être sauvée alors qu'elle avait sur elle tant de médailles pieuses et tant d'images de saintes. La protection des saints serait-elle fausse ? Les esprits pourront-ils me dire quelque chose sur ces tristes événements ? Qu'on écrive à Amalia, qu'on lui dise qu'une mère éplorée la prie de demander au guide qui dirige ses travaux, pourquoi ma fille a dû mourir d'une façon aussi atroce ; ce n'est pas pour la curiosité, mais pour la douleur d'une mère sans consolation, qui a besoin d'un rayon de lumière pour ne pas sombrer dans la folie.

Voici ce que me demande la mère de la malheureuse Eloïse aux invisibles si c'est possible ; pourquoi est-elle morte d'une façon si tragique, une enfant tant aimée, qui n'avait aucun ennemi, n'ayant jamais fait de mal à personne ? Demandez à Amalia car une mère attend votre réponse, comme l'assoiffé attend l'eau qui le désaltérera. »

Le lettre de Rosendo Torrens m'impressionna beaucoup mais il n'y a pas toujours de médiums disponibles. J'ai dû attendre plus longtemps que je ne l'aurais voulu pour poser

des questions sur la belle jeune fille qui se vêtait avec tant de soins pour mourir. Finalement mes désirs ont été exaucés et un esprit m'a dicté la communication suivante :
« La douleur d'une mère est sacrée et la consoler est un acte de charité ; elle se lamente parce que sa fille n'a pu échapper à la mort alors qu'elle portait sur sa poitrine tant de médailles saintes. Pauvre mère, quand l'esprit se décide à payer une dette, il n'y a ni saint pour l'arrêter, ni Christ pour le sauver, ni Vierge pour l'écarter de l'abîme. La loi s'accomplit que l'on croit à toutes les légendes religieuses ou que l'on nie l'existence de Dieu. La justice éternelle est supérieure à toutes les croyances et à toutes les négations. Eloïse est morte de la façon dont elle a voulu mourir.

Dans une de ses existences antérieures, elle était un élégant jeune homme de belle allure, très remarqué pour son physique, il était ce que l'on appelle un beau garçon mais il n'avait pas de cœur. Il courtisait les femmes par orgueil pour les voir soumises à ses pieds et il se complaisait à déshonorer les femmes les plus vertueuses, semant la discorde dans les foyers les plus tranquilles et beaucoup de mères de familles se virent méprisées par leurs maris et leurs enfants pour avoir succombés, victimes des pièges de ce fils de Mars. L'irrésistible séducteur était en effet militaire et avec son uniforme brodé d'or et son képi orné de plumes blanches, il avait une silhouette si attirante et remarquable que dans les luttes amoureuses, il remportait la victoire, il lui suffisait de regarder pour séduire.

Il séjourna longtemps dans une grande ville assiégée par des forces ennemies et pour entretenir ses loisirs, il fit la cour à une belle jeune fille issue d'une famille de haut rang. Cette jeune fille céda à toutes ses exigences amoureuses, elle fut l'esclave soumise à ses caprices, elle ne vivait que pour l'aimer et elle perdait la raison. Alors qu'elle était très heureuse, les forces ennemies levèrent le siège, on signa un traité de paix et les troupes qui avaient défendu la ville assiégée, reçurent l'ordre d'abandonner la place. Le séducteur dit alors à sa victime avec la plus brutale franchise :

- Je t'ai consacré plus de temps qu'à mes autres aventures galantes ; j'emporte de toi un souvenir agréable, mais comme je suis un oiseau de passage, n'espère plus me revoir, adieu !

La jeune fille ne répondit rien mais le lendemain, elle revêtit ses plus beaux habits, se para de ses plus précieux bijoux et, sachant où passerait la colonne de soldats commandée par son amant, elle monta à la tour d'une église située hors de la ville. Quand elle vit venir la troupe, elle se jeta dans le vide et tomba aux pieds de son séducteur. Celui-ci fut profondément impressionné. Il ressentit un profond remords lorsqu'il vit le corps désarticulé par sa faute, il fut pris de panique et se mit à courir en fuyant ce spectacle atroce mais la fuite ne l'éloigna pas de sa victime tant son image l'obsédait.

Son esprit avait gravé si profondément l'image de la jeune fille suicidée, de cette femme qui l'avait tant aimé, qu'à la première occasion, il se fit tuer par l'ennemi, se fuyant ainsi lui-même. En arrivant dans l'espace, il retrouva sa victime encore plus amoureuse que jamais, qui lui dit :

- Hier, j'aimais ton corps, aujourd'hui, j'aime ton âme et je te sauverai, te régènerai car pour te sauver et te régènerer, je me suis jetée à tes pieds pour t'émouvoir et réveiller ton cœur, pour étouffer tes passions et faire naître en toi le plus sincère repentir. Continue à payer tes dettes car tu en as contractées beaucoup et quand tu auras soldé tous tes comptes, mes bras spirituels t'attendront : ils seront toujours ton refuge et ton port de sauvetage.

Le séducteur connut plusieurs incarnations sur terre, toujours mécontent de lui-même, toujours triste ; son remords était un feu lent qui jamais ne s'éteignait jusqu'à ce qu'il décida de souffrir le même sort que celui de la victime de son indifférence.

C'est pourquoi les reliques, les médailles ne pouvaient pas le sauver car lorsque l'esprit signe sa sentence, il n'y a pas de salvation possible.

Dites à cette mère affligée que l'esprit de sa fille est maintenant tranquille et que son guide spirituel l'accompagne. »

L'ENFANT QUI NE PEUT PARLER AVEC SON PERE

Il est indubitable que les points de vue sont différents entre les êtres qui vivent sur la terre et ceux qui se sont désincarnés. Les premiers, en dehors de leur champ visuel limité, ne voient rien d'autre tandis que les seconds ont une vision plus étendue.

En parcourant plusieurs journaux, mon attention fut attirée par le récit suivant : « les médecins et les psychologues des Etats-Unis discutent actuellement sur un phénomène des plus extraordinaires qui soit au monde. Il s'agit d'un enfant de 6 ans, innocente créature n'ayant aucune anomalie. Néanmoins, il présente une pathologie invraisemblable. Cet enfant parle normalement avec toutes les personnes de son entourage mais reste muet lorsqu'il se trouve en présence de son père. C'est un phénomène, dit-on d'influence prénatale, dont les causes seraient les suivantes : six mois avant l'accouchement, sa mère eut une grave altercation avec son mari. Contrariée et fortement affligée, elle en demeura traumatisée en se promettant de ne jamais plus adresser la parole à son mari. Elle s'acquitta avec zèle de ce comportement et ce, malgré le désir du mari de revenir à une situation conjugale normale. Elle consentit à lui adresser la parole seulement après la naissance de l'enfant.

Lorsque l'enfant commença à prononcer ses premiers mots, on put observer qu'il s'adressait exclusivement à sa mère et rien au monde n'aurait pu faire qu'il eût un mot pour son père. Toutes les tentatives les plus rusées de la mère pour le décider à parler à son père restèrent infructueuses. La mère insistait pour qu'il fasse ne serait-ce qu'un sourire à son père chaque fois que celui-ci le prenait dans ses bras, mais l'enfant restait de marbre, muet et sans aucune tendresse pour l'auteur de ses jours. On eut recours aux punitions, mais l'enfant malgré les coups reçus, confessa à sa mère que malgré l'affection qu'il avait pour son père, il lui était impossible de parler. Les médecins qui examinèrent l'enfant, trouvèrent aucune anomalie physiologique et diagnostiquèrent le syndrome comme une conséquence des lois héréditaires. »

Ce diagnostic ne me satisfaisait pas. Je ne comprenais pas l'obstination de l'enfant face à son père à rester muet c'est pourquoi j'ai posé la question au guide de notre groupe pour savoir s'il n'y avait pas une cause occulte à ce phénomène. Or comme les esprits qui nous assistent, savent fort bien qu'il ne s'agissait pas ici d'une curiosité morbide de ma part, mais d'un profond désir de m'instruire sur les lois existentielles, j'ai obtenu la réponse suivante :

« Tu fais bien de nous interroger sur ce cas car la raison de beaucoup de choses n'est pas à première vue toujours compréhensible et reste entourée de mystères. Si vous ouvrez un livre sans lire les premières pages, vous allez mal cerner de quoi il traite et vous allez ainsi vous trouver devant un déroulement de faits qui vous paraîtront anormaux, inexplicables et vous n'aurez de cette façon aucune explication et encore moins la clef pour déchiffrer l'énigme.

En ce qui concerne cet enfant, la science a formulé un diagnostic, elle a émise une opinion mais je vais te donner une autre explication acceptable pour les spiritistes mais certainement absurde pour ceux qui n'admettent pas la survivance de l'esprit et le continuum de l'histoire de chaque être. Ces trois êtres, le couple et l'enfant, ne sont pas de

mauvais esprits, ils se sont incarnés avec comme mission de s'entraider mutuellement, en particulier, la mère et l'enfant. Le père, sans être foncièrement mauvais, manque de culture. Ses sentiments, un peu rustres, font qu'il n'a pas la délicatesse nécessaire vis à vis d'une femme. Il ne sera jamais agressif, ni brutal mais par contre son langage est discourtois à l'extrême. Il ne tient aucun compte de la valeur des mots, il blesse profondément par ses manières d'apostropher avec des mots agressifs et menaçants. Vivre à ses côtés est un véritable enfer. Cet enfant l'a choisi pour père afin de le transformer par la souffrance en lui imposant l'obligation de ne pas lui adresser la parole et d'éveiller en lui un sentiment qu'il ignore : le remords. Cet homme ainsi ne cesse de penser avec tristesse à l'altercation qu'il a eue avec son épouse quand elle était au début de sa grossesse. Il ressasse le diagnostic des médecins sur le comportement de son fils, il se reproche son imprudence, il a honte d'être la cause du fait que cet enfant ne l'a pas encore appelé papa. Ah ! Que ne ferait-il pour entendre ces mots ! Pour cet enfant maintenant, il serait prêt à accomplir tous les sacrifices.

Cette idée devient envahissante, même durant son sommeil, il n'a que cela qui le préoccupe. Lorsque cette douleur arrivera à son paroxysme, il se résoudra à appeler Dieu, à demander de l'aide alors ce qui doit s'accomplir, s'accomplira. Ce fils se jettera dans ses bras et lui dira :

- Papa, mon papa, je t'aime !

La mère pensera à un miracle et le père embrasé par la grâce divine, sera dans la joie intime et profonde de voir revenir à lui ce fils tant aimé. Quand cela arrivera, l'enfant sera un jeune homme, il ne pourra comprendre tout de suite qu'il aura joué le rôle du médecin moral de son père. En venant sur terre pour initier son père aux beaux sentiments, par le moyen du remords, il aura accompli sa mission. Par cette attitude de muet, il aura lavé la bouche de son père terrestre des paroles brutales, agressives et menaçantes qui en sortaient, en lui ayant ainsi appris à penser avant de parler. Cet enfant est venu pour faire progresser spirituellement son père ; cet esprit de lumière, venu avec de fermes intentions, quittera dans sa pleine jeunesse votre monde dès qu'il aura accompli son plan envers son père. »

CE QUI NE SE MERITE PAS, NE S'OBTIENT PAS

Depuis que l'étude du spiritisme m'a convaincue, il m'est apparu comme un axiome : « Ce qui ne se mérite pas, ne s'obtient pas », car lorsque je vois un être accablé sous l'énorme poids d'une terrible destinée, je le regarde avec une peine profonde et je m'interroge : qu'a-t-il fait ? Combien de malheureux a-t-il condamnés à mort ? Combien d'années de sa vie a-t-il consacrées à l'accomplissement de crimes épouvantables ?

Il y a quelques jours, je me fis cette réflexion en rendant visite pour la première fois à une famille aisée mais qui était loin d'être heureuse. La famille se composait d'un couple et de trois enfants. L'aîné, âgé de 25 ans, s'appelait César. Il était mince avec des cheveux blonds, il avait un visage agréable à regarder, le front d'un penseur et des yeux dont l'expression laissait deviner une histoire triste. Son comportement était distingué et son allure était celle d'un aristocrate. Ses mains étaient blanches, fines et fragiles. Il parlait très bien en s'exprimant avec aisance et on reconnaissait qu'il avait une grande intelligence et une connaissance profonde sur l'art, en particulier des peintres tels que Velázquez, Murillo et Raphaël.

Lorsqu'il se mettait debout, dès les premiers pas, la grande faiblesse qu'il avait dans les membres inférieurs lui faisait plier les genoux et l'obligeait à se déporter pour marcher d'un côté sur l'autre en balançant son corps. Quelle grande douleur, je ressentais en le regardant et en parlant avec lui car il reflétait une grande intelligence. On percevait dans son regard fulgurant et son expression passionnée l'influence de passions juvéniles et un débordement de vie mais tout cela restait noyé en lui. Son imperfection, sa déficience physique le privaient des relations amoureuses de la vie puisque pour être aimé sur terre, il ne suffit pas d'avoir un cœur gros mais souvent il faut avoir un corps esthétiquement bien constitué. Il arrive quelquefois, que ces êtres soient aimés mais comme ils se voient méprisés par une généralité de gens, ce mépris s'infiltré dans leurs âmes et forme dans leurs cœurs un dépôt d'ironie amère qui blesse et qui fermente en eux.

Son enfance s'était déroulée sans jeux d'enfant, il n'avait pas d'amis ; à l'école, il ne pouvait pas courir avec ses camarades parce que ceux-ci n'avaient pas la patience nécessaire pour l'accompagner dans ses courtes et fatigantes promenades. Sa jeunesse se déroulait sans personne à aimer ; sa famille n'avait pu le fiancer à aucune jeune fille de son entourage ; il était condamné à rester célibataire bien qu'il eût le cœur sensible et l'âme passionnée. Son corps était très faible, il était presque toujours malade.

En matière de religion, César était incrédule, quand il parlait de Dieu, c'était pour l'insulter, pour le réprimander durement de lui avoir donné la vie et à maintes reprises, il disait à ses parents :

« Pourquoi m'avez-vous conçu ? Quel mal vous ai-je causé pour que vous vous soyez plus à me faire de boue fissurée et détestable ? Quelle cruauté avez-vous déployée en appelant à vous un esprit intelligent et rêveur, amoureux de la beauté et de tout ce qui est grand, pour lui offrir un corps faible et malade, qui ne peut pas se tenir sur ses jambes ? Dites-moi : que vous ai-je fait ? Répondez-moi ! Si tout effet reconnaît une cause, je veux savoir pourquoi vous m'avez fait tellement malheureux. »

Ses parents partageaient avec lui ses douleurs et toutes ses angoisses. Quand ils le voyaient aussi désespéré, sa pauvre mère pleurait amèrement, son père se mettait en colère noyant sa douleur dans des réflexions philosophiques qui n'avaient pour but que d'augmenter le désespoir de César.

Comme il n'y a pas de déshérité sur la terre, César rencontra, quand il s'y attendait le moins, une jeune fille douce et affectueuse, qui s'appelait Anjela. Elle se mêlait à ses jeux avec la docilité des petites filles mais César n'apprécia pas l'amour de son innocente compagne et en de nombreuses occasions, il la repoussa. Alors qu'ils étaient fâchés, Anjela mourut et César pleura un peu tardivement, l'absence de la belle adolescente.

Parmi les nombreux amis de la famille de César, il y en avait deux qui étaient spiritistes. Après maintes discussions enflammées, ils commencèrent des réunions. Au cours des séances, un médium obtenu des communications de plusieurs parents de César. Celui-ci observait très attentivement tout ce qui se passait et son scepticisme commença à chanceler quand il vit pour la première fois, une espèce de fumée blanche. Il y eut ensuite une odeur de fleurs et son émotion fut grande lorsqu'il reconnut la présence d'Anjela. Par la suite et grâce à la médium, Anjela se communiqua et lui dit qu'elle était toujours vivante dans l'espace et qu'elle s'approchait de la terre pour le consoler afin de lui faire comprendre la vie éternelle. Elle lui fit comprendre l'erreur dans laquelle il vivait en niant l'immortalité de l'âme et le progrès infini de l'esprit. Elle l'encourageait à étudier la philosophie spirite afin de connaître la raison de ce qui lui paraissait insupportable. César ne pouvait pas être heureux sur la terre mais il pouvait être moins malheureux en étudiant le côté positif et rationnel du spiritisme.

Nous avons demandé aux esprits, les raisons qui ont provoqué tant d'effets douloureux dans la vie de César et il nous fut répondu ceci :

« Vous voulez savoir qui était César avec ce désir de connaître le pourquoi de la souffrance de nos êtres chers, cependant ce ne fut pas un esprit dont l'histoire fut marquée par d'horribles crimes, non ! Dans son incarnation précédente, il choisit d'être noble et donc de posséder de grandes richesses. Bel homme, il avait l'esprit d'aventure. Il ne l'employa pas en affaires utiles pour lui et sa patrie, il pensait seulement à profiter de ce qu'il possédait sans tenir compte de la bonne marche de son entreprise. Très occupé par des ébats amoureux, il gaspilla les plus belles années de sa vie à profiter de tous les avantages que lui procuraient sa beauté physique, sa distinction d'homme du monde et de ses biens matériels ; il se faisait servir partout où il allait. Il passait de la femme souveraine à la fille misérable qui, par faim ou par vice, se donnait au plus offrant. Il leur mentait et leur proposait des rendez-vous dans n'importe quel endroit, aussi bien des palaces que dans des endroits misérables.

Pour ces êtres malfaisants qui pénètrent dans la maison de gens honnêtes sans tenir compte des vertus et qui dérobent ce qui compte le plus : l'honneur. Il n'y a pas, sur cette planète, de prisons car la richesse les rendent intouchable. Celui que vous appelez César aujourd'hui, abusa de sa position sociale impunément et causa le malheur de beaucoup de familles. Plus d'une femme amoureuse fut abandonnée par lui à un triste sort et mourut en le maudissant. Il était tellement beau qu'il lui suffisait d'un regard pour obtenir la femme qu'il désirait. Il fut un courtisan de métier, toujours fortuné et considérant les femmes comme des marchandises sans valeur. Il leur fit beaucoup de mal sans mesurer les conséquences, sans même penser une seconde au nombre de ses victimes. Pour lui, la femme était un objet, une esclave née uniquement pour satisfaire les désirs des messieurs. Leurs larmes le faisaient rire et leurs fureurs l'excitaient ; la femme, pour lui, ne méritait pas plus de considération que d'être regardée et séduite. Même sa mère n'arrivait pas à se faire respecter de lui. Pourtant, il ne fut pas avare, ni jaloux, ni traître et ses serviteurs l'adoraient mais un seul vice le dominait complètement : c'était l'appétit sexuel.

Il mourut seul et abandonné de tous. Un jour, alors qu'il était absorbé par ses souvenirs lubriques, il se trompa de sentier et tomba dans un précipice où il resta plusieurs heures, souffrant d'atroces douleurs jusqu'à son dernier soupir. Il n'eut pas de sépulture. Dans son pays, la tradition dit que son corps et son âme furent emportés par le diable... Personne ne trouva sa dépouille, tant l'abîme où il tomba était profond et de plus un éboulis de rochers finirent de broyer sa dépouille. Quand cet esprit réussit à voir le déroulement de sa vie, sa douleur fut immense et indescriptible. Sa grande intelligence lui permit de comprendre ses erreurs.

Une de ses victimes, Anjela, fut celle qui l'influença dans son attitude afin qu'il demande l'expiation à travers l'handicap qu'il a actuellement. César demanda une mère aimante pour commencer à aimer et à respecter la femme. Il demanda la richesse mais un corps imparfait et une claire intelligence avec de grands sentiments pour désirer de l'amour et ne pas pouvoir l'obtenir car sur cette terre, les êtres difformes n'inspirent que le rire et parfois la pitié. Le séducteur irrésistible d'hier peut à peine sortir de son palace, il est riche, aimé de sa famille, très aimé même mais il est presque toujours malade, toujours entouré de mille soins qui grossissent parfois son sentiment de colère parce qu'ils éveillent en lui le désir de créer une famille. Il rêve d'une femme à aimer et de doux enfants. Son expiation est terrible. Il aime aujourd'hui tout ce qu'il dépréciait dans son ancienne incarnation de plus il ne croyait pas que les êtres difformes pouvaient être des personnes de raison. Vous mes frères, vous avez raison d'avoir pitié et de plaindre ceux qui sont dans l'obscurité, pliant sous le poids de leur expiation. Attention aux oppresseurs car plus tard ils seront les opprimés ! »

Nous remercions l'esprit qui a bien voulu nous donner quelques explications au sujet du passé de César. Depuis qu'il est convaincu que les communications de l'au-delà sont

une vérité, il cherche impatientement à se mettre en relation avec les esprits en les consultant au sujet de ses craintes et de ses pressentiments. Quand une déception le blesse ou l'impressionne fortement, il demande conseil à son guide spirituel et si celui-ci vient à son appel, il écoute son enseignement, alors son visage s'illumine et respendit d'une grande satisfaction. Il a quelqu'un qui l'aime, le conseille et qui prend soin de lui et qui ne fait pas partie de sa famille terrestre. Il n'est plus seul dans le cercle réduit de son foyer.

Nous n'oublierons jamais César et en le voyant écouter avec ferveur les conseils qu'il reçoit de l'au-delà, nous savons qu'un martyr a cessé de subir son martyr.

LE RAZ DE MAREE DE BLE

Le 24 décembre 1887, un lamentable événement se produisit relaté par les journaux du 25, sous le titre : la double malchance d'hier :

« Vers 15h30, cet après-midi dans le port de Barcelone, l'événement suivant s'est produit. Une famille aragonaise composée de la mère veuve, de sa fille mariée et de son fils, un jeune homme célibataire, se trouvait assis sur une marche d'un escalier du port. Au même moment, dans un réservoir contigu à l'escalier et servant de silo à blé, se déroulait une opération de déchargement d'un bateau transportant du blé. Cette opération consistait donc à remplir au maximum ce silo. Pour une raison indéterminée, le blé amoncelé dans le silo rompit l'enceinte qui le retenait et une avalanche fauchant tout sur son passage, ensevelit sur-le-champ les deux femmes qui ne purent réagir. Le fils eut à peine le temps de s'écarter, il voulut porter secours à sa sœur mais un sac en s'écroulant le frappa en pleine poitrine et le projeta ainsi à quelques mètres hors de l'avancée de cette mortelle marée de blé.

Aux cris que poussèrent ceux qui étaient présents à la scène, beaucoup d'ouvriers accoururent avec des pelles pour déblayer la montagne de blé ainsi formée sur ces deux malheureuses. Beaucoup d'autres personnes prêtèrent main-forte pour leur porter secours mais les minutes passaient et les corps restaient toujours ensevelis tant le volume de blé qui les enterrait était important. Quand on les découvrit, elles étaient sans vie. Les deux femmes étaient mortes asphyxiées, la bouche ouverte et pleine de blé par le besoin intense d'air qu'instinctivement elles avaient cherché dans leur agonie.

Le jeune homme restait, accablé de désespoir en voyant ainsi les cadavres des deux êtres si chers qui seulement quelques minutes avant conversaient allégrement sans le moindre pressentiment pour un tel événement. On trouva, en dégageant la montagne de blé, debout contre le mur du silo le chien de la famille vivant !

Un ouvrier qui regardait cette horreur murmura d'un ton grave comme s'il s'adressait aux deux cadavres : « Quel contraste ! Pendant que tant d'hommes sans travail meurent de faim, ces deux malheureuses meurent étouffées par une mer de blé. »

La lecture de cet accident nous affligea beaucoup car il est naturel de plaindre l'infortune de ces deux pauvres femmes mais ce qui nous impressionna encore plus, ce furent les paroles de l'ouvrier. Elles furent pour nous comme un avertissement, un signe que nous devons approfondir en demandant à l'esprit qui dirigeait nos travaux si les paroles de l'ouvrier occultaient une horrible histoire. Nous avons eu la réponse suivante :

« Vous avez sur cette planète un adage qui dit : Vox Populi, vox dei ! et jamais une intelligence ne fut mieux inspirée que celle de ce fils du travail contemplant ces deux

femmes étouffées par un raz de marée de blé. Comprenez que les morts obéissent toujours à l'accomplissement d'une loi inéluctable : donner à chacun selon ses œuvres. Grandes, très grandes sont les fautes commises par l'esprit quand il doit mourir violemment et quelles que soient leurs causes, n'en doutez pas, ces morts soudaines sont une punition dont souffre l'esprit ; punition juste indubitablement car à l'évidence plus une sentence est juste, plus son exécution est douloureuse.

Ces deux pauvres femmes du peuple sont deux esprits unis par les liens intimes de la vie et plus particulièrement par le même objectif de leurs aspirations. Elles ont appartenu à la caste sacerdotale qui a toujours été avare, excepté quelques exemples. Ces deux esprits appartenaient à la caste de grands prêtres vénérés et craints par l'humble troupeau qui vivait misérablement autour d'eux, payant la dîme.

Parmi ceux qui payaient ce tribut, il y avait deux vieux laboureurs qui étaient frères jumeaux, ils vivaient ensemble pauvrement depuis qu'ils avaient perdu femmes et enfants par la maladie et la famine. Juan et Pablo n'avaient pour héritage qu'une mesure et quelques hectares de terrain cultivable mais hypothéqués par quelques créanciers. Dans cette situation, ils ne pouvaient payer la dîme que leur avait imposée l'église et ils en firent part aux percepteurs ecclésiastiques.

Ces derniers rendirent compte à leurs supérieurs qui dédaignèrent de rendre visite à l'humble demeure de Juan et Pablo car ils leur manifestaient de la haine en les sachant libres penseurs. A toute époque, il y avait des libres penseurs qui ont contesté les absurdités religieuses. La conclusion des ecclésiastiques fut très menaçante pour ces paysans démunis. Ces derniers ne manquèrent pas de faire remarquer que l'église pressurait les pauvres, au lieu de les aider, et notamment pour eux-mêmes, à leurs âges avancés et n'ayant personne pour venir à leur secours.

Juan et Pablo lancèrent de grandes vérités et en ce temps-là dire la vérité, c'était signer sa sentence de mort. Les âmes nobles ne craignent pas le martyre et bien qu'ils pressentaient le prix à payer pour l'audace de leurs opinions, ils parlèrent aux prêtres de l'église avec cette franchise rude dont font usage les esprits libres. Les ministres de Dieu sur la terre leur ordonnèrent de taire leurs propos et mirent une saisie sur la terre et la pauvre mesure. On prétextait qu'ils avaient enterré de l'argent, qu'ils mentaient comme des fripons et qu'ils avaient insulté l'église.

Ils les tourmentèrent quelques mois en les sous-alimentant ce qui les entraînaient lentement vers la mort. Voici comment ils procédaient : ils les privaient de nourriture jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent, puis ils les alimentaient pour les rendre conscients et ainsi ils perpétuaient et renouvelaient le cycle inanition et réanimation. Ces pauvres malheureux finirent par mourir en maudissant leurs bourreaux.

Pendant ce temps, ces grands ministres, profitant d'une terrible sécheresse qui sévissait sur le pays, s'approprièrent tout le blé qu'ils purent trouver pour le revendre ensuite à des prix fabuleux. Ils s'assurèrent sans scrupule la conversion de chaque grain de blé en pièces d'or. Des foules affamées demandaient leur miséricorde et simulant alors une compassion, qu'ils étaient loin de ressentir, ils cédèrent du blé avarié qui consommé, causa un grand nombre de victimes. Bien plus, ils ne permirent pas qu'un commerce de blé s'établisse avec l'étranger alors que les paysans étaient sans ressource.

Ces deux tyrans de l'humanité, ces deux pervers qui ne s'émurent jamais devant la souffrance des petits, les supplications des vieux, les prières d'une mère entourée d'enfants affamés, moururent tranquillement dans leurs lits. L'église célébra de pompeuses funérailles et leurs corps furent déposés sous les voûtes d'un somptueux temple. Des sculpteurs renommés firent leurs gisants qui dorment sur du marbre. Une foule de touristes vient actuellement voir cette véritable merveille artistique.

Il en est ainsi dans ce monde, ceux qui pourraient être canonisés vont à la fosse commune, alors que de véritables monstres sont sanctifiés. La farce pourra continuer et la canonisation d'un bourreau de l'humanité se fera mais cela n'empêchera pas que ce bourreau revienne dans ce monde pour payer, œil pour œil et dent pour dent comme cela est arrivé aux deux ambitieux qui reviennent sur la planète dans une humble position sociale pour payer leurs dettes. Ils étouffèrent sous une mer de blé, celui qu'ils refusèrent de donner autrefois à des foules de pauvres êtres. Cela est juste qu'ils étouffent car il n'y a pas de dettes qui ne se paient pas ni de terme qui ne s'acquitte pas.

Ayez toujours de la compassion pour ceux qui meurent comme ces malheureuses femmes, étouffées par le raz de marée de blé ! »

A travers cette histoire, l'esprit qui dirige nos travaux, nous montra combien chaque homme est fils de ses œuvres et combien les narrations de l'histoire officielle trompent parfois les terriens mais pas ceux qui quittent cette planète. Ainsi nous devons nous efforcer à ce que nos actes ne nous fassent pas contracter des dettes dans aucun domaine. Thésaurisons les vertus en pratiquant de bonnes actions pour que le jour où nous quitterons la terre, même dans une misérable mesure, la beauté de nos actes resplendisse ici et là-bas et que je puisse me dire : j'ai laissé la terre en paix avec ma conscience et je me réincarnerai sans crainte aucune.

En conclusion, étudions avec patience et persévérance le spiritisme car il nous permet de trouver la clef pour expliquer l'inexplicable. Chaque destin individuel a ses racines dans le passé de l'être. L'histoire de l'humanité est le meilleur livre de textes pour étudier le pourquoi des choses, pour apporter une solution aux grands problèmes sociaux qui préoccupent tous ceux, qui comme moi, désirent que règnent sur la terre, l'amour avec toute sa douceur et la justice avec tous ses droits, rêve qui ne pourra se réaliser que lorsqu'on comprendra la vérité du spiritisme ; lorsque tous les hommes se convaincront que nous avons vécu hier et que nous vivrons demain, que de nous dépend de vivre au ciel ou en enfer et comme on désire toujours le ciel, il viendra bien un jour où les spirites feront de la terre une oasis, un paradis, un lieu de paix habités par des hommes sages et des hommes bons.